

JEU DE RÔLES

Laurent BERKEY

Laurent Berkey

Jeu de rôles

© Laurent Berkey, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7693-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Je suis né du mauvais côté de la ville, dans les Quartiers Nord comme ils les appellent. Certains se délectent dans l'usage de ce vocable, devenu au fil du temps le symbole de la médiocrité. D'autres même, en usent et en abusent, comme pour stigmatiser d'avantage nos cités populaires.

S'il est vrai que cette appellation revêt une réalité géographique, elle a probablement été choisie délibérément pour dévaloriser notre environnement. « Les Quartiers Nord » : dans leurs bouches, on entend clairement ces mots résonner comme une insulte, un mépris. À les écouter, ils les considèreraient presque comme une annexe de la ville, ou plutôt une verrue qui se distinguerait par des modes de vie différents, un climat plus hostile, une végétation moins verdoyante, sans oublier et on atteint là le paroxysme du fantasme, des coupe-gorges à l'angle de chaque rue. Bref, un endroit à éviter.

Certes, si nos quartiers ne sont pas des havres de paix, cette image qu'ils se plaisent à renvoyer, est réellement injustifiée et très exagérée. Et quand je dis « ils », je parle évidemment de tous ces autres marseillais qui ont eu la chance de naître de la bonne couleur, dans des familles issues des classes sociales plutôt favorisées. Selon moi, ils connaissent très mal nos vies et appréhendent nos problématiques sous un mauvais prisme, en fait un seul, toujours le même et tellement réducteur : celui de la délinquance.

Je m'appelle Karim et Je viens de fêter mes 29 ans. Je vais essayer avec un maximum d'objectivité, de vous dépeindre la réalité de mon quartier et de ma vie, enfin plutôt celle de ma jeunesse. Je ne vais ni édulcorer, ni relativiser, ni dramatiser la situation et les conditions de vie dans ma cité. Je me cantonnerai à retracer de la façon la plus honnête possible, une partie de mon adolescence à l'intérieur de ces murs, avec ce qu'il y a d'inhérent à toute vie : ses bonheurs et ses drames.

2.

Je n'ai alors que 18 ans et j'habite chez mes parents, dans une de ces barres grises de la fameuse cité des Etourneaux. L'appartement n'est pas immense mais chaleureux. Je partage la chambre avec mon frère Aymat, de trois ans mon cadet. Mes parents ont eu la chance d'obtenir ce dernier étage de l'immeuble, qui bénéficie d'une vue imprenable sur la mer et les îles du Frioul. Bien qu'ils ne vivent pas dans l'opulence, c'est le moins qu'on puisse dire, ma mère a su transformer ce modeste F3 en un petit nid douillet où nous vivons plutôt heureux.

Mon père qui cultive depuis des années, sa nostalgie pour Tanger, a placardé sur les murs de chaque pièce, des photos souvent très clichées du Maroc, sans doute pour se rappeler chaque jour ses racines familiales. Pour moi, cette profusion de posters m'évoque plutôt l'intérieur d'une agence de voyages, où elles sont avant tout, destinées à susciter le désir et faire briller les yeux des futurs voyageurs. Je l'ai souvent surpris, droit devant la fenêtre, les yeux embués par la contemplation de la méditerranée. Je dois avouer qu'il y avait de quoi être ému. Je me suis moi-même souvent extasié devant ce paysage unique, évoluant au gré du vent, des températures et des saisons ; la mer tantôt sereine et irisée, d'autres fois, coléreuse et tumultueuse, nous offrant à chaque moment, un spectacle différent.

Pour mon père, l'intérêt se situe bien au-delà de la photo. Je le devine lorsque son regard triste ne se contente pas de s'arrêter sur la rade, mais s'élève irrésistiblement vers l'horizon, où il peut imaginer les premiers rivages de l'Afrique, là-bas même où la lumière chaude et blanche de ses souvenirs, éclaire à la façon d'une toile impressionniste, les plages argentées de Tanger. Ce rituel a un sens et trouve ses origines dans l'histoire même de mes parents. Ils ont quitté le Maroc dans les années quatre-vingt pour venir s'installer à Marseille, y trouver du travail dans l'espoir de fonder une famille. Ils espéraient ainsi offrir à leurs futurs enfants, une vie éloignée du manque et des privations qu'ils avaient cruellement connus à Tanger. Ils ont vite déchanté. Mon père a été à l'époque, embauché comme manutentionnaire dans un supermarché du quartier. Mais l'ascenseur social dont ils avaient tant entendu parler, ne lui a pas permis d'accéder aux étages supérieurs. Et pour cause, à ce jour il occupe toujours le même poste.

J'ai donc grandi dans cette cité, avec tous les avantages et tous les inconvénients qu'on lui connaît. Enfant, j'ai immédiatement compris l'intérêt d'une telle vie communautaire ; j'ai pu me faire des dizaines de copains avec lesquels je partageais en toute liberté, les parties de foot, les jeux de cache-cache, les poursuites dans le dédale des caves, sans oublier évidemment, toutes les bêtises parfaitement stupides mais tellement jouissives pour des gamins de mon âge. En somme, une enfance idéale. Malheureusement au fil des années, le beau tableau a perdu de ses couleurs. L'insécurité s'est peu à peu installée au sein de la cité et le trafic de stupéfiants s'intensifiant, les règlements de comptes sont venus endeuiller plusieurs familles du quartier. Lorsque notre voisine du premier étage fut atteinte par une balle perdue alors qu'elle fermait la fenêtre de sa cuisine, la psychose s'installa dans tout l'immeuble. Je n'allais pas tarder à comprendre ce que cela signifiait pour moi. Le soir même, ma mère angoissée plus que jamais, décréta un couvre-feu qui, durant quelques semaines, bouleversa mon quotidien et celui de mon frère. Enfermé dans cet appartement à m'ennuyer comme un rat mort tandis que certains de mes copains continuaient à faire les quatre coups à l'extérieur, je compris rapidement le sens du mot frustration. Un mot qui était sorti de la bouche de mon père alors qu'il plaidait auprès de ma mère pour qu'elle accepte de nous accorder davantage de liberté. Ce qu'il obtint après de longues minutes de négociation et qui nous permit de retrouver enfin une vie normale. Mais c'est à l'adolescence que les choses se sont réellement gâtées, l'enfant insouciant et rieur que j'étais, a peu à peu laissé place à un jeune ado tourmenté, mal dans sa tête et dans son corps.

3.

Plutôt chétif, J'ai été la cible de moqueries répétées, qui m'ont atteint cruellement et ont eu, c'est évident, un impact déterminant sur la construction de ma personnalité. À ces railleries, se sont rajoutées les injonctions quotidiennes de mes parents à me nourrir davantage pour, soi-disant, prendre du muscle. « Mais enfin Karim, mange plus ! ce n'est pas avec ce physique fragile que tu vas trouver une copine ». Ces « petits » harcèlements qui me visaient, ont, je le sais à présent, largement participé à l'image dévalorisée que j'avais de moi-même.

C'est à ce moment-là, je crois, que ma sexualité a commencé à m'interroger. Contrairement aux autres garçons qui fantasmaient sur les filles du quartier et se vantaient déjà de leurs premières prouesses sexuelles, je ne ressentais, ni n'exprimais aucun désir envers le sexe opposé. Ce n'était pas un hasard et le comportement que j'ai adopté par la suite, était certainement un début d'explication.

À force d'humiliations incessantes sur mon physique, supposé frêle et disgracieux, j'ai fini par les regarder, ces autres corps. Je les ai même observés, contemplés, idéalisés et je les ai trouvés beaux jusqu'au jour où cette simple attirance s'est transformée définitivement en fantasme. Ce jour-là, j'ai compris que j'étais gay. Mais en même temps, j'ai pris conscience avec douleur et lucidité, que désormais je devrais faire face à beaucoup de souffrances, de frustrations et de mensonges, et que je serais définitivement condamné au silence. D'autant plus qu'au sein de la cité, je le savais, le regard porté sur les « PD » dépassait largement le stade de la moquerie pour atteindre réellement un sentiment proche du dégoût et du rejet total.

Je me souviens encore aujourd'hui de ce jour, où mon frère est venu me rapporter l'histoire terrifiante de cet ado Mamadou, qui avait eu la malchance de se faire surprendre dans des ébats sexuels avec un autre garçon. La sanction avait été immédiate, quatre abrutis s'étaient jetés sur lui, l'avaient frappé avec une violence inouïe, le mutilant atrocement et s'acharnant sur lui avec une haine assumée. On ne l'avait plus jamais revu dans la cité.

Cette agression m'avait traumatisé. Car au-delà de l'horreur, elle préfigurait déjà ce que serait mon avenir. À l'époque, je n'ai pas compris tout de suite

comment on pouvait atteindre un tel degré d'aversion. Avec du recul et sans vouloir porter de jugement trop sévère sur ma communauté, je pense sans vouloir offenser quiconque, que la tradition patriarcale, la religion ou plus justement l'interprétation des textes religieux, ont quelque peu contribué à cet état de fait. Et pour certains jeunes malheureusement, qui baignaient depuis leur plus jeune âge dans des schémas de pensée aussi rétrogrades, envisager que d'autres puissent éprouver des désirs et des pulsions autres qu'hétérosexuels, leur est était absolument impossible.

Du côté de mes parents, leur foi inébranlable envers Dieu, ne me permettait pas d'envisager plus de compréhension. Je me suis retrouvé soudain terriblement seul. J'ai réalisé que désormais, je devrais vivre dans la clandestinité et cacher définitivement ma sexualité que certains n'auraient pas hésité à qualifier de perversité.

4.

Rachida m'a sauvé la vie. Nous nous sommes connus sur les bancs du lycée alors que nous étions en classe de seconde. La première chose qui m'a frappé chez elle, ce sont ses grands yeux noirs, perçants qui semblaient sonder l'intérieur de mon âme, comme si elle était dotée d'un don de voyance capable de déceler le moindre de mes secrets. Ce qui aurait dû, a priori, m'inciter à la méfiance, m'aida à me rapprocher d'elle.

Il suffisait de l'écouter parler pour immédiatement tomber sous son charme. Au fur et à mesure de nos échanges, j'ai découvert une lycéenne ouverte sur les autres, avec une intelligence émotionnelle et un regard sur le monde empli de compréhension et d'empathie. Au fil des mois, nous sommes devenus très proches au point même d'envisager de lui dévoiler le plus intime de mes secrets. La chose n'était pas aisée, elle supposait lui faire part d'une singularité que j'avais jusqu'alors cachée et que je m'étais promis de ne jamais divulguer, comme si ma vie même, en dépendait. J'hésitais, j'avais du mal à me jeter à l'eau mais ce mensonge par omission me tourmentait et me mettait mal à l'aise quant à ma propre sincérité. Je ne pouvais malgré tout continuer à jouer l'acteur, face à la personne qui devenait au fil des semaines ma meilleure amie. J'ai pris sur moi lorsque je me suis entendu dire « je dois t'avouer quelque chose de personnel ». J'ai prononcé ces mots comme si j'avais été coupable d'un délit et que je cherchais déjà le pardon. Ma formule en disait long sur mon état d'esprit. En même temps que j'avais pris conscience de mon homosexualité, j'avais développé un sentiment de culpabilité, renforcé par les propos homophobes, les petites phrases assassines qui émergeaient au détour des conversations. Combien de fois avais-je entendu mes camarades se gausser en évoquant des garçons supposés gays. En fait, tous ceux qui ne leur ressemblaient pas, loin du stéréotype masculin et viril qu'ils étaient censés incarner, devenaient l'objet de railleries voir pire, d'insultes dégradantes « c'est une fiotte, une tarlouse, une pédale... », le vocabulaire semblait alors inépuisable. Cette différence les dérangeait, les contrariait comme si elle leur infligeait une humiliation, comme si leur propre virilité était remise en cause. Il va sans dire que lors de ces échanges, je me gardais bien de participer aux débats et certainement par manque de courage, j'ai souvent serré les poings, il n'était pas question de me faire démasquer et devenir à mon tour, la cible de leur haine.

Après m'être mis à nu, Rachida me regarda longuement avec un sourire réconfortant, protecteur et libérateur. Elle m'expliqua que mon homosexualité ne la surprenait pas, qu'elle avait bien remarqué que le regard que je portais sur elle, était différent de celui des autres garçons. Elle ajouta, pour mon plus grand plaisir, qu'elle était rassurée par la confiance et la preuve d'amitié que je lui portais.

J'étais soulagé et presque fier mais curieusement je la sentais elle-même libérée alors que cet aveu émanait de moi. Je crois qu'elle prenait simplement conscience qu'une nouvelle part de liberté, aussi ténue soit elle, était en train de naître : elle m'avoua dans la foulée, qu'elle aussi était homo.

Ce coming out m'a été salutaire. Je devrais même dire nous a été salutaire. Je respirais à nouveau ; je n'étais plus seul. Nous nous émancipions tout d'un coup de nos douloureux secrets et de ces mensonges qui condamnaient notre relation à de la frustration et à de l'incompréhension. Nous avons franchi ce jour-là une étape décisive ; ce n'était qu'un début mais en nous délestant de ce poids, nous commençons déjà à assumer ce que nous étions, même s'il était illusoire de penser que nous étions désormais capables d'affronter le regard des autres.

Rachida ne manquait pas d'imagination. Dans les jours qui suivirent, elle me soumit une proposition qui dans un premier temps me laissa sans voix. « Leur faire croire que nous sommes en couple », c'était la phrase exacte qu'elle venait de prononcer. D'abord dubitatif à l'idée de ce jeu d'acteurs qui risquait de se transformer en piège, je finis par adhérer à son idée, d'ailleurs plus par plaisir de la transgression que par conviction. Commença alors une période où notre cadre de vie se transforma en une immense scène de théâtre. Nous saisissons toutes les occasions pour afficher notre supposée idylle, et les opportunités ne manquaient pas. Je dois reconnaître que notre premier test a été des plus jouissifs. Sur une idée de Rachida, nous nous étions installés sur un banc, sur une placette, au beau milieu de la cité. L'endroit était supposé stratégique, et pour cause, pas moins de quatre immeubles surplombaient le lieu. C'est ainsi que sous fenêtres et les regards potentiels de centaines de personnes, nous nous sommes embrassés, ostensiblement, multipliant les gestes tendres et les caresses affectueuses. Une fois nos souffles récupérés, Rachida m'a glissé à l'oreille, non sans ironie : « nous avons réussi, nous sommes hétéros ». Nous nous amusions de ces scénarios souvent réfléchis mais parfois même improvisés, destinés à prouver au monde entier la sincérité de notre amour. Tantôt nous jouions au